

Nous mourons de faim. Une dame est prête à pleurer, un enfant crie. L'un de nous propose timidement d'essayer quelques tranches de ce veau; mais nous lui répondons avec mépris que nous aimons mieux aller nous coucher sans souper que de déshonorer notre estomac par un pareil aliment.

D'ailleurs, l'hôtel est plein de rumeurs, et on s'inquiète peu de nos souffrances. Un Espagnol, a gagné 60,000 francs. Nous montons dans nos chambres, et là, sur des lits durs, nous trouvons un sommeil entrecoupé par des rêves, où sur des numéros gigantesques se dressent des poulets monstrueux.

Le lendemain, nous parvenons à faire un déjeuner passable, sauf que des pommes de terre demandées *sautées au beurre*, sont couvertes d'une sauce verdâtre qui nous donne mal au cœur. Mais du poulet, du bon vin, d'excellent poisson et des fraises nous ont remis en belle humeur, et nous sortons pour admirer le splendide paysage que nous promettait hier un voyageur du pays.

Il fait une chaleur étouffante, nous avons peine à respirer, et nous le comprenons aisément, en considérant que nous sommes au fond d'une étroite vallée surmontée d'un entassement monstrueux de roches dénudées, qui reçoivent en plein les rayons du soleil, et qui nous les renvoient avec une générosité dont on ne leur sait aucun gré. C'est beau si vous voulez. — Sans doute! c'est beau—des montagnes colossales sur le dos, de toutes pareilles sur l'estomac sont des choses qu'on ne voit pas tous les jours, et qui ne peuvent manquer de provoquer un certain étonnement; pour apercevoir le ciel, je suis obligé de rejeter ma tête sur mes épaules, comme le capuchon d'un manteau. A droite et à gauche, je ne vois que des roches que mon voisin m'assure appartenir à l'époque tertiaire. Et au pied de ces pics de granit, de ces montagnes où l'avalanche a creusé son long sentier aride, dans ce pays fait pour une thébaïde, au milieu de cette végétation rabougrie et de cette population misérable, idiot et goitreuse, une maison de jeu de vilaine apparence avec des gazons brûlés, des arbres mourant de soif et des corbeilles de fleurs où une demi-douzaine de verveines essayent de montrer leurs petites corolles à peine teintées. Tout cela souffre, languit et meurt dans une terre argileuse qui brûle leurs racines délicates, et que les soins du jardinier ne viennent jamais amender.

Au moins, à Monaco, vous avez la mer éclatante, les arbres magnifiques, la nature dans tout son puissant éclat aidée par les soins d'un art consommé. Si vous avez perdu votre argent, vous pouvez l'oublier en face du soin qu'on a pris de vous plaire et de vous distraire. Mais ici! ici une baraque au fond d'un puits de mine, des semblants de jardin dans un désordre honteux, des hôtels où l'on ne soupe pas et où tout se paie fabuleusement cher; des moustiques qui vous emportent en une nuit la moitié du visage, des croupiers insolents et malhonnêtes qui chicanent grossièrement, en élevant la voix, pour une pièce de deux francs; des odeurs nauséabondes et malsaines qui, centuplées par la chaleur, montent du coin d'un jardin jusque dans la salle du jeu; voilà le lieu de délices où l'on se rend en foule, où chacun sollicite une place pour être brûlé le jour par le soleil, dévoré la nuit par des insectes et conspué tout le temps par des croupiers qui se croient vos maîtres, et qui, avec un affreux accent allemand, vous annoncent quatorze fois de suite la première et la seconde douzaine, quand vous poursuivez la troisième avec une martingale de treize coups!

Sans ce théâtre de marionnettes, ce pays aurait sa beauté. Je me le représente splendide, traversé en chaise de poste par une nuit orageuse remplie d'éclairs illuminant ses formes gigantesques de la cime jusqu'aux pieds. On s'arrête dans un pauvre village. On y reçoit une hospitalité active et bienveillante. Une table recouverte d'une nappé grossière mais éclatante de blancheur, un feu pétillant dans la cheminée, de braves visages qui l'entourent, des petits enfants curieux et timides groupés autour de votre voiture. Au milieu de cet ouragan, le mugissement des vaches, le cri des chiens, l'appel du berger. L'orage a cessé, le jour revient, les montagnes semblent de marbre et d'or sous les premières clartés de l'aube. Adieu les braves gens!... Adieu les enfants!... merci pour votre hospitalité!... Voici une pièce d'or pour acheter une jupe à la vieille mère, un tablier neuf à la femme et un livre de prières à cette petite blonde qui sourit. Vous garderez mon souvenir, je garderai aussi le votre. Adieu! adieu!...

Le postillon monte en selle, les chevaux partent au trot, une bonne odeur de bruyère s'élève du fond des rochers. Quelques nuages, vapeur du matin, se traînent le long de la montagne sur le flanc des prairies et la cime des forêts... Que c'est beau, mon Dieu! que c'est beau! et que vous êtes grand dans vos œuvres, depuis la goutte d'eau qui tremble sur cette gentiane, jusqu'à l'étoile qui disparaît derrière ce mont dénudé.

Nous revenons rapidement à Genève, laissant les nobles hôtes de Saxon dans la consternation. L'Espagnol a gagné cent soixante-dix mille francs... il a fait sauter la banque et il est parti... parti sans rien donner aux garçons de l'hôtel des Bains, où il a passé ces deux jours émouvants. Les malédictions les mieux senties le suivent, mais ne l'atteignent pas.

Nous arrivons à Genève que nous trouvons en grande livrée. Depuis quelle est héritière, la reine protestante s'émancipe. La joie est peinte sur tous les visages: on rit, on cause, on dirait vraiment d'une population vivante. Je l'avais crue morte, elle n'était qu'assombrie. On enterre le duc de Brunswik—au milieu d'une ivresse universelle. Muni d'une carte, j'entre dans le temple de la réformation où se fait le service funèbre. Partout des X remplacent le chiffre du duc. Je demande l'explication de ce mystère algébrique; on me rit au nez. Je le constate et me mets à rire avec tout le monde. Sous un vieux dais vermoulu recouvert d'un velours dont la splendeur me rappelle celle des vieilles culottes (au moment même où le pasteur luthérien parle de la splendeur de ces apprêts funèbres, mes yeux se fixent sur une vaste déchirure raccommodée avec de la ficelle), repose son altesse royale Charles de Brunswik. On n'a pu le pétrifier suivant le nouveau mode et suivant son désir. L'autopsie faite, il devait être mis dans un bain d'alcool; mais j'entends quelqu'un raconter derrière moi que les gens préposés à cette opération ont bu l'alcool et l'ont remplacé par l'eau pure du torrent, ce qui a rendu la pétrification impossible.

Je vais voir passer le convoi. La même gaieté l'accompagne. C'est une fête publique. Quelque Genevois en sont offusqués, non sans raison. Pour moi, en voyant cette population étrangère suivre cet étranger, en considérant cette indifférence et cette joie cynique, ces draperies fanées, cette absence complète de parents et d'amis, je me dis que c'est bien fait pour cet homme, et qu'après avoir vécu comme il l'a fait, il méritait bien de n'avoir ni des larmes sur sa tombe, ni autre chose que des oripeaux pour orner son catafalque.

M. DE G.

TABLETTES LOCALES

Dans la première quinzaine de juin, la Compagnie du chemin de fer de la Baie des Chaleurs s'organisait également en vertu de sa charte.

En ce moment, l'ingénieur-en-chef, le Col. F. C. Farjana, et son parti d'ingénieurs sont à l'œuvre depuis une semaine, explorant, localisant la partie du chemin qui s'étend de Paspébiac au bassin de Gaspé.

C'est grâce à ce chemin de fer que l'on pourra abrégé de cinq jours de mer le voyage d'Europe.

L'on pense que ces travaux préliminaires seront complétés vers la fin de septembre.

L'ouverture du chemin de fer international de St. François et Mégantic, a eu lieu jeudi, le 15 courant. Il y a eu à cette occasion, une grande excursion et un pique-nique au village de Bury, terminus actuel du chemin de fer de l'Est. Cette entreprise est l'une des plus importantes de ce genre, puisque cette route doit raccourcir de plus de trois cents milles la distance qui sépare St. Jean, Nouveau-Brunswick, de la ville de Montréal.

A propos de ce chemin, nous devons dire que M. Gauvreau, inspecteur du gouvernement de Québec, en a récemment fait l'examen et s'est déclaré hautement satisfait de la manière dont il a été construit.

L'inspecteur du gouvernement fédéral a aussi exprimé la même opinion.

A Phon. M. J. H. Pope revient en grande partie l'honneur de ces premiers succès, qui vont assurer à la Province l'achèvement, à une époque peu reculée, de la voie la plus directe et la plus courte vers les provinces Maritimes.

On croit que le voyage de M. MacKenzie en Angleterre à pour but l'achat, par le gouvernement fédéral, des terres que possède encore la Compagnie de la Baie d'Hudson dans le Nord-Ouest et qui lui ont été réservées lors de l'acquisition du Nord-Ouest en 1872. Le rapport annuel de la Compagnie qui vient de paraître à Londres, contient à ce sujet la note suivante:

« Le comité a été informé que le gouvernement canadien a l'intention d'entrer en négociation avec cette Compagnie pour l'achat du reste de son territoire; mais à part cette rumeur, nous n'avons aucune idée des vues du gouvernement sur cet important sujet. »

Le *Post* de Londres dit qu'on a prié Lord Derby, secrétaire des affaires étrangères, de recevoir une députation des personnes intéressées dans les mines de charbon de la Nouvelle-Ecosse. Cette députation veut attirer l'attention du gouvernement anglais sur le tarif oppressif des Etats-Unis qui empêche toute exportation de charbon dans ce pays.

Le *Courrier de l'Illinois* nous apprend que le bas prix du fret sur les lacs aujourd'hui est quelque chose qui ne s'est jamais vu. Il faut remonter à 1858 pour rencontrer quelque chose d'approchant et encore, à cette époque, le fret de Chicago à Buffalo n'était descendu qu'à 3½ cents par boisseau de maïs, tandis que pendant le mois dernier la moyenne a été de 2½ cents. Le fret de Buffalo à New-York est de 6½ cents, ce qui porte le prix total de Chicago à New-York à 8½ cents pour une distance de plus de 900 milles. Ces bas prix sont non-seulement sans précédents ici, mais sont inconnus en Europe où il paraîtrait incroyable qu'on puisse faire transporter 100 kos. de grains pour 33 cents sur un parcours de plus de 350 lieues.

UNE NOUVELLE INDUSTRIE DANS LA PROVINCE.— L'objet pour lequel la dite incorporation est demandée est de manufacturer et de vendre certaines machines appelées Compositeur Pattyson et Distributeur Pattyson et les caractères pour servir avec les dites machines, suivant la combinaison de Pattyson.

La principale place d'affaires de la dite Compagnie sera dans la ville de Sherbrooke, dans le district de Saint-François.

Le montant du fonds social de la dite Compagnie sera de deux cent mille piastres, divisé en deux mille actions de cent piastres chacune.

Les noms, résidences et professions des requérants sont Charles Brooks, écuyer, de la ville de Sherbrooke susdit, William D. C. Pattyson et George Caswell, tous deux gentilhommes de Lennoxville, dans le canton d'Ascot, province de Québec, George H. Bradford, éditeur et imprimeur, Edouard T. Brooks, avocat, Thomas Logan, fabricant de papier, Samuel J. Foss, gentilhomme, Thomas L. Morey, gentilhomme, Richard Smith, machiniste et William Farewell, fils, tous de la dite ville de Sherbrooke, tous sujets de Sa Majesté de naissance ou par naturalisation, et les dits W. D. C. Pattyson, Chs. Brooks, Thos. Logan, Samuel J. Foss, et Richard Smith seront les premiers directeurs de la dite Compagnie.

Ces jours derniers passaient à Sorel, en route pour une exploration, M. le sénateur Foster, M. le gouverneur Starnes, président de la Compagnie du chemin de fer de Concord, et M.

Raymond, président de la Compagnie du chemin de fer du Passumpsic, accompagnés de M. L. A. Sénécal. Ces MM. ont visité successivement Berthier, Pierreville et Yamaska.

Leur tournée achevée, ces messieurs adresseront un rapport à la Compagnie du chemin de fer Boston, Concord et Montréal, afin que l'on commence aussitôt la pose des rails en fer sur le chemin à lisses de Sorel à Drummondville.

CAUSERIE DE QUÉBEC

Nous voici à l'époque où tout le monde part pour les places d'eaux; on y va chercher la santé, par coutume ou par ordonnance de médecin.

Le fait est que les bains et l'air de la mer sont une panacée universelle. On en use pour se faire maigrir ou pour gagner de l'embonpoint, suivant le besoin du moment; cela guérit les rhumes et les rhumatismes, l'excès de sang et l'anémie. Plusieurs patients y ont même trouvé un excellent remède contre la calvitie.

Mais je crois qu'au fond, ce qu'on va chercher surtout aux eaux salées, ce sont les distractions et les amusements. C'est, dans tous les cas, ce qu'on y trouve ordinairement en cherchant tout le reste, et je parie qu'on ne s'en plaint pas.

Dans cela, cependant, comme dans toutes les choses de la vie, il y a le côté plaisant quand il n'est pas regrettable, le côté de la contradiction et de l'abus.

De même qu'on va souvent à la comédie non pas pour entendre la pièce, mais pour être vu et faire concurrence à l'acteur principal; de même un bon nombre de personnes vont aux eaux non pas pour jouir des beautés de la campagne et se procurer un repos salutaire, mais dans l'intention but de changer de monde et d'aller faire figure sur un nouveau théâtre.

On voit cela de suite au nombre des malles rebondies que chaque voyageuse—et souvent chaque voyageur—fait empiler sur le wagon, ou le bateau qui a l'honneur de voiturier sa personne.

On parle des toilettes et des modes de la ville: elles semblent un simple négligé du matin à côté des ajustements, des atours qu'éclaire le soleil campagnard des places un peu fréquentées.

Le Cap à l'Aigle compte trois toilettes par jour, dans le petit moins; la Pointe-au-pic, quatre: Buies est le seul mortel que j'y aie vu en négligé. La Rivière-du-Loup et Kamouraska exigent aussi quatre toilettes; Cacouna se contente à peine de cinq, et Tadousac, si Lord Dufferin eût continué à y séjourner pendant la belle saison, aurait porté à un chiffre antropophage le nombre de ses jupes et de ses doubles-jupes.

Le matin, quand la marée adonne, on a un costume pour se rendre à la grève; pour déjeuner, il faut en mettre un autre que l'on conserve jusqu'au lunch. Après ce léger repas vient l'heure des visites ou des réunions au salon de l'hôtel: il est impossible d'y paraître dans une robe de matin, tout le monde voit cela d'ici. Mais la grande chose, c'est le dîner; c'est là que se décernent les triomphes et les défaites en fait d'élégance et de bon goût. La toilette du dîner ne peut pas se construire en moins de deux heures. Celles qui y consacrent moins de temps ne comprennent pas encore toute l'importance de cette grave affaire. Un ruban ou un bijou de moins, on est déjà mal noté; s'il y a récidence, on est inévitablement classé parmi les gens qui manquent de goût.

Le dîner s'achève tant bien que mal; mais la journée n'est pas finie. Il y a encore la promenade et les réunions du soir. On ne peut pas s'y montrer avec un costume trop chargé; il faut donc réduire ou changer. Le plus ordinairement, on change. Puis on va prendre l'air, on